

Edmond Cary

THÉORIES SOVIÉTIQUES DE LA TRADUCTION

De longue date, la Russie a constitué, pour les traducteurs et les théoriciens de la traduction, un terrain d'élection. «Au commencement, en Russie, il y avait le traducteur», a pu dire André MEYNIÉUX (*Babel* III, 2 juin 1957). La traduction a été en Russie l'accoucheuse de la littérature et de la langue littéraire. Le phénomène n'est nullement exceptionnel, à vrai dire, mais, dans le cas de la Russie, il est plus rapproché de nous dans le temps qu'il ne l'est pour d'autres pays, il y est plus apparent dans son déroulement et ses conséquences.

L'affirmation vaut particulièrement pour la Russie moderne créée par Pierre le Grand. À de plus hautes époques, cependant, les questions de traduction (de livres saints et de traités venus d'Occident) y ont déjà préoccupé les esprits et divisé l'opinion. Placée à cheval sur deux univers de culture, la Russie a toujours été consciente avec acuité de l'origine des influences reçues. Admettre les écrits et les idées de l'Orient ou de l'Occident ou les refuser, s'ouvrir aux influences extérieures ou se replier sur soi : l'alternative a constamment mis en jeu des principes – depuis la Russie de Kiev et les temps de Maxime le Grec de même que, plus tard, sous Pierre I^{er} ou au temps de la querelle des slavophiles et des occidentaux, sans parler d'époques plus récentes.

Pierre le Grand avait donné l'impulsion à une activité de traduction sous égide gouvernementale et rédigé pour les traducteurs des instructions demeurées fameuses. Paraphrasant un vieil adage et les yeux fixés sur les impératifs pratiques de sa politique, il prescrivait de bannir le mot à mot en faveur d'éventuelles transpositions, pourvu que soit rendue clairement perceptible la signification du texte (c'est évidemment aux textes scientifiques et techniques qu'il pensait au premier chef).

En 1768 se créait une «Société de traductions de livres étrangers», composée de cent quatorze membres, dont les plus grands poètes du temps : LOMONOSSOV, SOUMAROKOV, TRÉDIAKOVSKI. Durant les quatorze années de son existence, elle accomplit une besogne non négligeable, accordant une attention spéciale à la traduction poétique (concours pour la traduction d'un poème étranger, une Ode de J. B. ROUSSEAU, par exemple) et amenant d'intéressantes prises de position dans des débats d'ordre théorique.

Toute la période «pré-pouchkinienne» avait été marquée par une intense activité de traduction. Grâce à un JOUKOVSKI, la Russie a désormais lié amitié avec les ballades allemandes et les hexamètres antiques; GOETHE, SCHILLER, HEINE sont familiers en russe en des versions signées des plus grands noms. Il n'est pas de poète qui n'ait traduit. POUCHKINE lui-même a traduit ou, plus exactement, adapté du français, de l'allemand, de l'anglais, des langues slaves et orientales. Il a, en outre, donné des remarques critiques qui constituent jusqu'à nos jours une des bases du credo des traducteurs russes.

Dans la suite du XIX^e siècle, l'essor de la littérature originale n'a pas atténué l'intérêt porté à la traduction. À ce point, il n'est pas inutile de signaler une particularité des lettres russes souvent méconnue. Au cours du siècle où elle s'est épanouie, la littérature russe a été une littérature engagée. On est en droit de dire que BALZAC, STENDHAL, FLAUBERT cherchaient avant tout à peindre le monde. GOGOL, TOLSTOÏ, GORKI, ont été rongés par le souci de le changer. Écrire était, pour eux, une «mission», liée à une mission plus générale – religieuse, philosophique, sociale – et subordonnée à elle. BIÉLINSKI et les autres critiques qui ont dominé la pensée littéraire russe ont été des démocrates militants et ils ont voué aux gémonies «l'art pour l'art».

Sans doute, le courant des artistes non engagés a toujours persisté, mais sous roche. au cours du XIX^e siècle, il n'a été représenté que par des noms mineurs (un FET, par exemple). À la fin du XIX^e et au début du XX^e pourtant, une brève et impétueuse éclosion littéraire et artistique parut rompre avec la plupart des canons traditionnels (les Ballets russes, chers aux Occidentaux, sont de cette époque) : on ne s'étonnera pas qu'elle soit jugée très sévèrement par les théoriciens soviétiques.

Cette éclosion avait été marqué par un engouement pour les valeurs poétiques étrangères (parfois interprétées à contresens). Les «décadents», les «symbolistes» et autres se sont nourris de VERLAINE, de VERHAEREN, de MAETERLINCK, de Français, d'Anglais, d'Allemands... Le brillant BALMONT, qui fut un chef de file, fut un traducteur fécond, de même que BRIOUSSOV et jusqu'au grand Alexandre BLOK. Il est juste de dire que, face à une littérature étroitement pragmatisé, ils ont restauré le culte de la forme artistique et exercé une influence bénéfique sur la qualité des traductions. En revanche, ils

ont souvent sacrifié aux tics et aux fausses élégances 1900, si bien que, paradoxalement, c'est la forme qui a le plus vieilli dans leurs œuvres.

Tel était donc l'héritage que recueillait la Révolution de 1917. Elle trouvait, par ailleurs, au sortir des années de guerre civile et étrangère, un pays immense, affamé de savoir autant que de pain, peuple d'hommes aux langues diverses et de développement culturel et scientifique inégal. Les tâches à accomplir étaient formidables. Souvent il fallut user d'expédients et courir au plus pressé. Il est d'autant plus remarquable de constater la continuité de l'œuvre accomplie.

Les théoriciens soviétiques soulignent l'importance, à cet égard, de la vision marxiste des rapports entre peuples et entre cultures. Tournée vers l'avenir, la Révolution affirme néanmoins la nécessité de ne rien perdre des acquisitions culturelles du passé. De fait, nulle part, sans doute, comme en Union Soviétique, on ne vénère les grands classiques de tous les peuples.

La présence de «nationalités» diverses avait d'emblée posé des problèmes brûlants aux nouveaux dirigeants. C'était du reste un terrain sur lequel nombre d'entre eux avaient fait leurs premières armes de révolutionnaires. Dès les premières années du régime, *le Marxisme et la question nationale* de Staline avait fourni le plan directeur à la politique à suivre. Au point de vue qui nous intéresse, il est intéressant de relever l'importance attachée par Staline et l'école marxiste russe à la langue – élément primordial de l'existence d'un peuple en tant que peuple et de son accession au rang de nation. Un de ses premiers articles (dans le journal géorgien *La Lutte du prolétariat*, (1904) était déjà consacré au droit des diverses nationalités de l'empire des tsars d'user en toute occasion de leur langue propre. En 1925, s'adressant à des étudiants bouriates, il montrait que la révolution socialiste «loin de réduire, a accru le nombre des langues» dans le pays. L'état soviétique se constitua comme un état «multinational» (aujourd'hui composé de quinze républiques fédérées, plusieurs dizaines de républiques et régions autonomes, près de deux cents «nationalités» en tout); la culture y est, en tous lieux «socialiste par le contenu, nationale par la forme».

Voilà posées les bases d'une gigantesque et multiforme activité de traduction entre langues étrangères et langue russe d'une part, entre langue russe et autres langues de l'Union

de l'autre, ainsi qu'entre les diverses langues de l'Union etc. Il n'est pas étonnant de constater que l'U.R.S.S. est, de nos jours, le plus grand pays traducteur du monde : 4.648 titres traduits en 1956 (contre 2.152 en Allemagne et 1.399 en France) selon les données de *l'Index Translationum*, et l'écart est encore plus frappant si l'on tient compte des tirages. Le quarantième anniversaire de la Révolution apportera certainement l'occasion à des revues spécialisées de publier des statistiques de nombre d'auteurs, de titres, de millions de volumes etc. traduits et publiés dans les diverses langues de l'Union. Il est de notoriété publique que, depuis 1917, Victor HUGO y a été diffusé en 40 langues et à plus de 4 millions d'exemplaires (je cite des chiffres vieux de dix ans), SHAKESPEARE en 20 langues, MAUPASSANT en 16, que les principaux auteurs russes le sont en plus de 50 langues (POUCHKINE en 76), que l'Ukrainien CHEVTCHENKO l'a été en 33 langues, le Kazakh DJAMBOUL en 21 etc. Ces bribes d'informations déjà périmées suffiront pour que le lecteur imagine le travail énorme qui échet aux traducteurs soviétiques et la complexité des problèmes qu'ils eurent à résoudre, traduisant à partir et vers des langues dont certaines n'avaient hier ni la littérature ni, parfois, écriture, rappelant au jour des œuvres grandioses qui allaient tomber dans l'oubli (*Manas*, épopée orale kirghize de plus de 400.000 vers notés aujourd'hui). L'énormité même des tâches assumées et leur importance objective expliquent en grande partie l'intérêt porté en U.R.S.S. aux débats sur la traduction tant pratiques que théoriques.

Rien ne serait plus faux que de croire que les conceptions, en cette matière, y aient pris dès le début une forme définitive et généralement admise. Le débat reste toujours ouvert et une évolution est patente. Il n'en est pas moins légitime de parler dès maintenant d'une école soviétique dans le domaine des théories de la traduction.

Les débuts de l'ère soviétique avaient été marqués par une activité généreuse, souvent désordonnée, qui avait associé à l'œuvre de traduction et de propagation des chefs d'œuvre étrangers (et d'œuvres moins bonnes) les noms les plus illustres des lettres russes. Sous l'égide de GORKI s'était créée une entreprise d'éditions *La Littérature universelle* et un plan vertigineux avait été dressé : deux séries de 1.500 et de 2.500 titres puisant au patrimoine de l'humanité entière. L'entreprise vécut dix ans et fit paraître 120 ouvrages; y collaborèrent

Alexandre BLOK, V. BRIOUSSOV, Kornéï TCHOUKOVSKI etc. Des stages de formation avaient été organisés (*stoudia*); les cours lus par TCHOUKOVSKI furent publiés en 1919 sous forme de brochure – premier jalon d’une longue route.

Le plan d’ensemble était éclectique. On traduisait un peu de tout, grands classiques et «best-sellers» de l’heure, auteurs hermétiques et écrits «actuels». Les intellectuels de l’ancienne école se hérissaient quand on les adjurait de traduire plus simplement et de choisir des œuvres plus accessibles aux cent millions de nouveaux lecteurs. La publication de HEINE donna lieu à de subtils débats sur HEINE et le judaïsme, HEINE et le christianisme; il fut question de Chanaan et de Babylone, de l’influence de PLATON sur la pensée russe etc. L’époque de la NEP, rendant la liberté à l’entreprise privée, amena un foisonnement de traductions hâtives et sans choix sérieux, parallèlement au laborieux défrichage des lettres de l’Orient soviétique.

Pendant cette époque de transition, les spécialistes s’appliquaient contre vents et marées à maintenir le niveau de la traduction autour d’eux et à approfondir leur propre pensée théorique. En 1930 paraissait un *Art de traduire*, qui contenait l’étude de TCHOUKOVSKI, *Principes de la traduction littéraire* (le russe dit «traduction artistique») et celle du jeune philologue A. V. FÉDOROV, *Procédés et objectifs de la traduction littéraire*. Ce livre marque véritablement le début de l’époque de mise en ordre qui allait suivre. Il mérite une analyse.

Les 78 pages de TCHOUKOVSKI développent le petit *ABC* qu’il avait publié quelques années plus tôt. L’allure en est pratique, presque empirique; l’auteur s’efforce néanmoins de dégager quelques idées directrices. Celles-ci n’ont rien de dogmatique, ce sont des remarques et des généralisations d’artiste. Une grande partie de l’étude présente un caractère critique, tournant en dérision les ignorants, les prétentieux, les tripatouilleurs, sans parler de ceux qui «lisent de travers».

Un trait peut frapper le lecteur occidental. Le traducteur russe apparaît à travers ces pages comme un homme qui a souvent accédé aux langues étrangères par les livres. Le fait n’est pas propre à l’époque soviétique. Un POUCHKINE, amoureux de BYRON, prononçait l’anglais à la française. Dans l’étude de TCHOUKOVSKI se devine cependant une

préoccupation : la disparition de l'ancienne couche d'intellectuels volontiers voyageurs, remplacés par des traducteurs plus frustes et qui ne connaissaient l'étranger qu'à travers les pages d'imprimerie.

En même temps, le livre abonde en notations fines et en remarques vivantes sur des questions de style, d'idiotismes etc. Dans un des chapitres de conclusion, l'auteur montre à quel point tout traducteur imprime sa marque personnelle à l'auteur qu'il traduit. Rappelant les versions de CHAPMAN, de POPE, de COWPER, il dit qu'on finit par avoir «autant d'HOMÈRE que de traducteurs». Il en vient ainsi à discuter la question du changement des goûts et des conceptions dans ce domaine et dégage une évolution partant des belles infidèles et menant à des traductions plus scrupuleuses, éprises de fidélité.

Est-il possible de réaliser une traduction «qui remplace l'original»? En discutant cette idée, il rappelle les maximes connues (le mot à mot générateur d'infidélité etc.) et met en lumière divers facteurs objectifs de langue, de style etc. L'essentiel, conclut-il, «l'essentiel c'est l'âme» qui anime une traduction et qui peut racheter bien des erreurs matérielles.

L'étude de FÉDOROV est d'une inspiration sensiblement différente. Au cours des années précédentes, cet auteur avait déjà fait paraître des articles consacrés à des questions de forme dans la traduction poétique, et c'est à la traduction poétique qu'il pense par-dessus tout, approfondissant la recherche, n'esquivant aucune difficulté; son exposé a, par ailleurs, un ton plus didactique, voire plus dogmatique que celui de son aîné. Nous ne nous y attarderons pas, car la substance en sera reprise et développée dans l'ouvrage capital de FÉDOROV paru en 1953.

Le livre des deux auteurs venait à son heure. Après la tourmente, la vie du pays reprenait à un rythme plus ordonné. De grandes entreprises d'État, remplaçant les précaires maisons privées du temps de la NEP et dirigeant l'activité d'édition suivant un plan réfléchi, firent un large appel à des traducteurs de mérite – jeunes pleins de promesses, traducteurs chevronnés (T. CHTCHEPKINA-KOUPERNIK), universitaires (LOZINSKI), écrivains hier célèbres (M. KOUZMINE, Anna AKHMATOVA, Boris PASTERNAK). Dans le domaine purement littéraire, après les discussions parfois chaotiques des premières années, après les outrances de la «Culture prolétarienne» et du RAPP, la fondation, en 1932, de l'Union des

Écrivains soviétiques inauguraient une politique de large rassemblement.

La production occidentale était suivie avec une attention passionnée. En 1934, les écrivains soviétiques avaient participé au Congrès international des Écrivains tenu à Paris. La même année, un Bénédikt LIFCHITZ, lui-même naguère poète futuriste, renouant avec des tentatives faites au XVIII^e siècle d'acclimater dans la langue russe le vers syllabique (le vers russe est tonique), donnait une anthologie des poètes français des romantiques au surréalistes et la rééditait en 1937 sous le titre *Lyriques français des XIX^e et XX^e siècles*. Dans la préface à ce volume, V. SAÏANOV expliquait qu'il était nécessaire de traduire les poètes des horizons les plus divers (on se trouvait en conflit déclaré avec les surréalistes occidentaux) : «La poésie française de l'époque de l'impérialisme nous est étrangère, mais nous avons le devoir de la connaître», et n'hésitait pas à élargir sa pensée : «La traduction n'a pas seulement pour tâche de familiariser le lecteur avec la poésie d'un autre peuple. Très fréquemment, la traduction joue un rôle dans l'œuvre d'élaboration de nouveaux moyens d'expression d'une langue».

Dans le même temps, la politique nationale du régime prenait son plein développement. Chaque jour, on découvrait de nouvelles langues, de nouvelles littératures. Faut-il traduire? Que faut-il traduire? Comment? Questions qui n'étaient pas des discussions académiques, mais des problèmes pratiques posés par la vie et qui exigeaient des solutions.

GORKI, que les problèmes de vie littéraire des divers peuples passionnaient depuis longtemps, se lança avec fougue dans l'arène. En 1928, il avait publié un article-programme *La création littéraire des peuples de l'U.R.S.S.* Il voyagea, organisa, stimula. En décembre 1933, il fit réunir, sous l'égide de l'Union des Écrivains, un colloque consacré à la littérature populaire (au «folklore» : dans l'acception russe, le terme de folklore n'englobe que les manifestations littéraires de l'art populaire). Des missions d'écrivains furent dirigées vers diverses républiques et régions et mirent en chantier des entreprises souvent gigantesques de traduction – d'ouvrages poétiques d'abord, souvent de poésie orale. Le I^{er} Congrès de l'Union des Écrivains (1934) refléta la prise de conscience du problème : nécessité de connaître et de faire connaître les littératures sœurs, nécessité de faire traduire les grandes œuvres mondiales dans les diverses langues de l'Union.

Parallèlement, les littératures orientales et extrêmes-orientales captivaient les regards. La publication, à partir de 1929, dans la collection *Trésors de la littérature mondiale* (Éd. Academia) d'une traduction nouvelle des *Mille et une Nuits* due à M. A. SALIÉ, peut être qualifiée d'événement. Fidèle à une belle tradition russe qui veut que les grandes traductions soient précédées de préfaces qui sont souvent des pierres milliaires dans le développement de la pensée théorique, celle-ci était présentée par GORKI et par S. OLDENBOURG; le traducteur avait doté le tome I d'une forte étude et de notes où l'on trouve entre autres, un schéma de la prosodie arabe, dont les rythmes sont respectés dans les innombrables citations poétiques éparpillées dans le texte – tour de force que n'ont jamais tenté, à notre connaissance, les traducteurs des *Mille et une Nuits* en Europe. Un énorme travail s'accomplissait dans la traduction d'œuvres des langues du Proche-Orient, de l'Inde etc. Sortant des cabinets d'érudits, ces littératures furent peu à peu présentées au public par d'authentiques traducteurs. «Si étrange que cela puisse paraître, il n'existe sans doute pas encore de traduction en matière de traduction littéraire de turc en russe, pouvait écrire en 1939 N. K. DMITRIEV (préface à la traduction des *Contes populaires turcs* de N. TSVÉTINOVITCH-GRUNBERG). C'étaient les orientalistes et les folkloristes qui s'occupaient en général chez nous des questions de langue turque; ils faisaient, bien entendu, des traductions scientifiques et critiques destinées à leurs fins particulières, sans s'intéresser à la traduction littéraire proprement dite». Peu à peu, le tableau allait changer, et le lecteur soviétique est, à l'heure actuelle, le seul au monde à bénéficier, sur toutes les littératures de l'Asie, d'une porte largement ouverte. En France, on le remarquera, les neuf dixièmes des traductions courantes de romans chinois sont toujours faites à partir de versions anglaises.

La flamme était ainsi allumée. Une pléiade de traducteurs brillants acquiert un renom mérité. Un grand poète comme MARCHAK y excelle, un universitaire comme LOZINSKI – il faudrait citer des dizaines de noms. Dans l'*Encyclopédie littéraire* (1934), A. A. SMIRNOV définit le concept de «pleine équivalence» (*adékvatnost'*) sur lequel nous aurons à revenir. En 1941, TCHOUKOVSKI et FÉDOROV donnent chacun de leur côté un nouveau volume. Il ne se passe plus d'année, désormais, que ne paraisse un article ou un ouvrage consacré à la traduction.

En pleine guerre, l'Union des Écrivains convoquait une conférence spécialement consacrée aux questions de traduction (1943). Une revue l'*Amitié des Peuples*, expressément axée sur la publication en langue russe d'œuvres littéraires écrites dans les diverses langues de l'Union, paraissait, irrégulièrement d'abord, puis tous les deux mois à partir de 1949. Le n° 14 (1947) se signale par deux articles théoriques importants (de S. LIPKINE et de M. TARLOVSKI).

À côté de recherches purement littéraires, se développait la recherche pédagogique et scientifique en matière d'enseignement des langues. Les questions de méthodologie, de psychologie etc. étaient approfondies dans cette voie.

L'après-guerre se ressentit, cependant, d'événements généraux dont les répercussions étaient loin de favoriser toujours l'œuvre de traduction. Le repli des années 1947 – 1953 raréfiait les contacts avec l'étranger. La rigueur dogmatique se faisait sentir dans ce domaine comme dans d'autres. En même temps, par un concours de circonstances, les questions de linguistique connaissaient la vogue à la faveur de la publication de l'article de Staline qui leur était consacré (1950). Ce fut dans ce climat que parut l'ouvrage de FÉDOROV, *Introduction à une théorie de la traduction*.

Dans son livre paru en 1941 (*De la Traduction littéraire*), qui reprenait, en les approfondissant, ses idées de 1930, FÉDOROV avait posé une série de définitions. «La pleine équivalence (*adékvatnost'*) d'une traduction», disait-il notamment, «signifie exactitude extrême dans la restitution du contenu sémantique de l'original et conformité pleinement équivalente au point de vue fonctionnel et stylistique». En 1950, il précisait encore ses vues par rapport à la traduction telle que l'emploie l'enseignement. La revue *Questions de linguistique* recevait un article théorique de sa plume. Une chaire de théorie de la traduction était instituée à l'Institut de linguistique. Les linguistes prenaient résolument le pas sur les gens de lettres. Tout au plus peut-on signaler, en 1951, une conférence convoquée par l'Union des Écrivains, qui condamnait notamment les traductions faites sur la base d'une pré-traduction juxtalinéaire.

L'*Introduction à une théorie de la traduction* (1953) représente incontestablement une contribution de premier ordre à la pensée théorique en matière de traduction.

Un panorama de caractère historique, mentionnant CICÉRON, saint JÉRÔME, DANTE, CERVANTES, les humanistes de la Renaissance etc., remontant à la période de Kiev pour la Russie, esquisse une évolution des formes de traduction et de la pensée théorique en opposant deux attitudes contraires. Pour les uns, la traduction conforme à l'original est impossible *a priori*. «Toute traduction me paraît être incontestablement une tentative de résoudre une tâche irréalisable» (W. HUMBOLDT). «La traduction est un duel à mort où périt inévitablement celui qui traduit ou celui qui est traduit» (SCHLEGEL). «Il est impossible de faire passer d'une langue dans une autre l'œuvre d'un poète» (BRIOUSSOV). Le traducteur est, pour un auteur, un rival et un ennemi : le traducteur le trahit nécessairement. Pour d'autres, la traduction valable est possible «... difficile à l'extrême, en vérité, mais nullement au-dessus des forces humaines» (TRÉDIAKOVSKI). Par-delà le mot à mot, une conformité authentique est réalisable si l'on sait tenir compte des éléments constitutifs du texte – contenu, forme, particularités linguistiques etc.

Partant de là, FÉDOROV entreprend de poser les bases objectives d'une science de la traduction. Il s'efforce d'en dégager les lois et les définitions et de la rattacher au corps des autres disciplines scientifiques. Évoquant les divers genres de traduction (traduction journalistique, traduction technique), il cherche un dénominateur commun qui les unisse, et le trouve dans la linguistique. «La notion de traduction est celle d'une forme d'activité créatrice dans le domaine de la langue», proclame-t-il, et c'est désormais comme d'un phénomène linguistique qu'il traitera de la traduction, en la rattachant aux disciplines philologiques. C'est dans cette prise de position linguistique qu'il voit le gage du caractère scientifique et objectif de toute théorie en matière de traduction.

Il examine ensuite les divers aspects du travail du traducteur sur un texte, évoque les problèmes de couleur locale et de particularité d'époque et de genre, consacre une annexe à la traduction poétique. Il nous est malheureusement impossible de donner de ce livre une analyse plus détaillée. Un compte rendu en existe en allemand dans *Sprachforum* (1955, n° 2).

Une tentative est intéressante à noter, celle d'élargir le cadre dans lequel se meut traditionnellement la pensée des théoriciens russes, hypnotisés par les formes purement

littéraires ou même poétiques. Elle tourne court, malheureusement, après un rapide coup d'œil jeté à la traduction journalistique et technique. «Chacune des catégories différentes de textes traduits présente des exigences différentes au travail de traduction» : une affirmation aussi féconde ne sert qu'à motiver la théorie du dénominateur commun linguistique. Eût-il poussé plus loin son exploration, eût-il retenu des genres aussi vivants en notre siècle que le doublage cinématographique ou l'interprétation de conférences, voire le livre d'enfants, sans doute eût-il été beaucoup moins à l'aise pour présenter la philologie comme le sésame du traducteur. C'est en refusant de négliger ces genres, aberrants en apparence, mais qui sont indubitablement du grand domaine de la traduction, que l'on se convainc que le dénominateur commun linguistique ne reflète qu'une abstraction formelle, qui ne vous fait pas avancer d'un pas dans la réalité. Pour composer de la musique, il faut connaître ses notes, pour jouer du violon, il faut avoir un violon, pour écrire un roman, il faut connaître une langue et aussi avoir du papier et une plume ou une machine à écrire : énoncer cela, c'est énoncer un truisme, mais ne nous livre pas les clés de la musique ou de la littérature. Pour traduire, il faut connaître des langues, mais la difficulté du problème réside justement dans le fait que traduire de la littérature est quand même en fin de compte une opération littéraire, traduire des vers, une opération poétique, doubler un film est un travail de «dialoguiste» de cinéma, interpréter une conférence internationale, traduire un livre d'enfants ou un texte technique est, chaque fois, une opération *sui generis*, une manifestation particulière d'un travail généralement désigné sous le nom de traduction et irréductible à un exercice linguistique, fût-il qualifié d'activité créatrice.

Se rattachant à cet élargissement tenté par FÉDOROV, se trouve cette autre indication de grand intérêt reprise d'une étude de SOBOLEV : «Le degré d'exactitude varie suivant la destination de la traduction, le caractère du texte traduit et les lecteurs auxquels la traduction est destinée». Ce jugement renferme, en germe, la promesse d'une analyse des conceptions variables de la traduction selon les pays, les époques, les genres etc. Là encore, l'indication tourne court et la longue dissertation historique du début n'amène que la prise de position simpliste suivant laquelle les esprits réactionnaires (obscurantistes, formalistes etc.) ont systématiquement proclamé l'impossibilité de la traduction, alors que les penseurs

progressistes ont affirmé que celle-ci était possible, et que l'époque soviétique a démontré dans les faits que la «pleine conformité» était chose parfaitement réalisable. À prendre ce jugement à la lettre, on jetterait au panier de la réaction DANTE et CERVANTES, SHELLEY et JOUKOVSKI et bien d'autres, et l'on serait en droit de se demander si l'auteur s'imagine vraiment que les normes qu'il prétend poser «scientifiquement» vont demeurer invariables et éternelles comme la loi de la gravitation universelle. Le dogmatisme dont FÉDOROV fait preuve le fait passer à côté de l'étude vraiment féconde qu'aurait permis une attitude résolument historique envers son sujet.

La méthode marxiste, sans cesse invoquée par l'auteur, contient pourtant le principe fondamental de dialectique qui s'applique à merveille à l'étude de l'opération de traduction. Au lieu de soutenir brutalement que tout est blanc dans la thèse (possibilité de la traduction) et que tout est noir dans l'antithèse (impossibilité de la traduction) et s'arrêter à cela, ne fallait-il pas se hasarder à faire la saut vers la synthèse et montrer que la traduction valable s'appuie sur cette contradiction essentielle pour prendre son vol en la surmontant? De même, FÉDOROV répète sentencieusement les maximes connues sur le mot à mot et la traduction d'après le sens profond, sans s'apercevoir qu'elles ne nous mènent nulle part car chacun est libre de les interpréter à sa guise. C'est dans la mesure où l'on reconnaît la double dépendance vis-à-vis de ces deux facteurs contradictoires que l'on peut exercer cette «activité créatrice» dont il parle sans la définir autrement. C'est alors aussi que l'on échappe au danger de faire croire qu'il existe une traduction qui soit «la» traduction objectivement valable, la norme *ne varietur*, abstraction faite des pays et des temps, des genres et des lecteurs. Danger auquel FÉDOROV n'échappe certes pas, dans son désir de poser des règles scientifiques d'une traduction satisfaisante.

Aussi est-il extrêmement intéressant de relever la contre-offensive énergique dirigée contre les conceptions de FÉDOROV lors du II^e Congrès de l'Union des Écrivains soviétiques (décembre 1954).

Dans un recueil paru l'année suivante, la traduction littéraire est présentée comme relevant de la littérature. FÉDOROV avait dénoncé la déviation «littéraire». Son attitude est qualifiée de déviation «linguistique». Les coups assés à sa théorie sont rudes, encore que

le recueil ne présente pas un aspect aussi systématique que le volume de FÉDOROV.

Le rapport D'ANTOKOLSKI, AOUÉZOV et RYLSKI proclame avec force et fierté cette position de principe. Tout en donnant une masse de renseignements pratiques et d'illustrations positives du travail accompli en U.R.S.S., ces auteurs croisent le fer avec FÉDOROV et alignent des arguments de poids contre sa théorie. Avec plus de véhémence encore, A. LEITÈS affirme que la traduction littéraire «est une forme d'activité dans le domaine de la littérature», et il montre l'importance de la traduction dans la constitution, le développement, l'enrichissement mutuel des diverses littératures. «La traduction littéraire (on dit en russe «artistique», ce qui évite la tautologie) est une entreprise d'ordre littéraire, et la connaissance linguistique n'est nécessaire que pour mieux pénétrer le texte original», renchérit V. ROSSELS, et c'est justement cela qui motive objectivement la possibilité de la traduction. Car les langues comme telles, observe-t-il finement, sont irréductibles entre elles et les simples considérations linguistiques sont impuissantes à justifier l'équation posée par l'opération de traduction littéraire.

C'est dans un esprit analogue que sont conduites les études de P. TOPER (qui, dès 1952, avait critiqué le livre de FÉDOROV), de KACHKINE, de KOUNDZITCH et du regretté L. N. SOBOLEV, qui a signé de nombreuses traductions de russe en français, notamment dans la revue *La Littérature soviétique* et publié, en 1952, un *Manuel de traduction de russe en français*. KACHKINE, en particulier, signale que le dilemme «mot à mot ou liberté» est un faux dilemme, dont la pratique se charge constamment de montrer l'issue. Faux dilemmes encore le calque des procédés linguistiques étrangers ou la russification systématique du texte traduit, et qui a sa racine dans la fascination qu'exercent les caractéristiques purement formelles de chacun des deux textes. Il n'y a pas option pour l'un ou pour l'autre, mais respect de deux impératifs contradictoires, également valables. Ce n'est jamais le mot, qu'on traduit mais une œuvre littéraire. «Si le traducteur ne voit pas, au-delà du mot ce qu'y voyait l'auteur, le lecteur, à son tour, ne verra rien derrière ce mot, si heureusement choisi qu'il fût par le traducteur... Il faut distinguer entre la forme (*obraz*) littéraire, qui est ce qu'on doit rendre, et la forme linguistique, souvent très instable et éphémère» (souligné par nous).

THÉORIES SOVIÉTIQUES DE LA TRADUCTION

En 1956, une chaire de traduction littéraire était créée à l'Institut Gorki de Littérature, à Moscou, et une publication annuelle était annoncée sous le titre *Maîtrise de la traduction*.

Parallèlement à ces développements dans le domaine spécifiquement littéraire, activité pratique et recherche théorique se poursuivent dans toutes les branches – philologie, traduction technique, classique etc.

On doit signaler tout spécialement les travaux soviétiques en matière de traduction électronique, ces travaux reposant nécessairement sur de minutieuses études théoriques. Ces études sont menées en deux centres : l'Institut mathématique STEKLOV, sous la direction du professeur LIAPOUNOV (où ont déjà été construites des machines expérimentales, celle qui est destinée à la traduction d'anglais en russe possède déjà un dictionnaire de 1100 mots), et à l'Institut de Mécanique de précision et de technique de calcul, sous la direction du professeur PANOV. S'éloignant des orientations données par la recherche en Angleterre et aux États-Unis dont ils critiquent le caractère de complexité artificielle, les savants russes paraissent avoir réussi à ouvrir des voies originales. Une analyse trop raffinée des structures linguistiques, loin d'aider à résoudre le problème de la traduction automatique, l'égare, disent-ils; la hantise des savants américains de dégager des structures abstraites pouvant servir de moyen terme à toute traduction «fait inévitablement perdre toute une série des particularités du texte, qui sont justement importantes dans la traduction» (C. R. Académie des Sciences, 1957).

Préfaces, articles – dans les revues spécialisées, les revues littéraires et jusque dans la grande presse – manuels d'école (*Littérature des peuples de l'U.R.S.S.*), recueils particuliers (*Pensées d'auteurs russes sur la langue*), monographies consacrées à des écrivains traducteurs (livre de GALANOV sur le poète MARCHAK) etc., consacrent une attention croissante aux questions de traduction. La critique est tenue en état d'alerte – les traducteurs soviétiques ont pu se plaindre au II^e Congrès de voir la critique suivre trop souvent la voie de la facilité en relevant uniquement les bévues des traducteurs sans aborder une étude vraiment de fond de la valeur de chaque traduction donnée. Un climat existe donc, dans le pays, extrêmement favorable à la traduction et à la recherche dans ce domaine.

Les groupements de traducteurs formés dans le cadre de l'Union des Écrivains et

THÉORIES SOVIÉTIQUES DE LA TRADUCTION

présidés par le poète Pavel ANTOKOLSKI peuvent sans nul doute revendiquer une part du mérite à cet état de chose. Ils se font gloire d'exercer un travail important pour les nations de leur pays, un travail hautement responsable, qui exige effort de la part de celui qui l'exerce et reconnaissance de la part du public.

Péchant par modestie, ANTOKOLSKI a pu dire dans son rapport que la théorie de la traduction se trouvait encore à ses premiers balbutiements en Union soviétique. Qu'il nous soit permis d'exprimer de le contredire : il existe bel et bien aujourd'hui une école soviétique de la traduction, qui se manifeste par une activité pratique féconde et des réussites souvent admirables, et par une recherche théorique qui, poussée dans des directions variées, tend avec succès à se constituer en un corps de doctrine cohérent. À la vérité, depuis les humanistes de la Renaissance, nous assistons à la première tentative d'ensemble de fonder la traduction sur une base solide et mûrement étudiée.

BIBLIOGRAPHIE

POUCHKINE (A. S.) – *La traduction du Paradis perdu de MILTON par CHATEAUBRIAND* (1837); lettres et articles divers. Voir aussi *Pouchkine critique* (Moscou, 1950).

BÉLINSKY (V. G.) – *Hamlet* traduit par POLEVOÏ (1838) et divers.

TCHERNYCHEVSKI (N. G.) – *De la Poésie* (1854) et divers.

DOBROLIOUBOV (N. A.) – La traduction de l'Énéide par CHERCHÉNÉVITCH (1854) et divers.

Voir aussi le recueil *Pensées d'auteurs russes sur la langue (Ruskije pisateli o jazyke – Léninegrad, 1955)*. Pour GORKI, voir spécialement :

PIKSANOV (N. K.) – *GORKI et les littératures nationales* (Moscou, 1946) qui contient de nombreuses références bibliographiques

TCHOUKOVSKI (Konei I.) – *Principes de la traduction littéraire (Principy hudožestvennogo perevoda, 1919)* repris et développé dans — *l'Art de traduire (Iskusstvo perevoda – Léninegrad, Academia, 1930, réédité à Moscou, 1936)*.

— *Un Art élevé (Vysokoje iskusstvo – Moscou, 1941)*.

FÉDOROV (Andréi Vénédictovitch) – *Le Problème de la traduction en vers (Problema stihotvornogo perevoda, in Poetica, 2, Léninegrad, Academia, 1927)*.

— *La forme sonore de la traduction en vers (Zvukovaja forma st. peredova – in Poetica, 4, Léninegrad, Academia, 1928)*.

— *Heine russe (in Poésie russe du XIX^e siècle, Léninegrad, Academia, 1929)*.

— *Procédés et objectifs de la traduction littéraire (Priemy i zadači hudožestvennogo perevoda, in Iskusstvo perevoda, Léninegrad, Academia, 1930, réédité à Moscou, 1936)*.

— *Théorie et pratique de la traduction des textes scientifiques et techniques allemands en*

THÉORIES SOVIÉTIQUES DE LA TRADUCTION

- russe* (Institut central d'enseignement des langues par correspondance, 2^e éd. Moscou, 1937–41, 11^e fasc.).
- *Questions de théorie et de méthodologie de la traduction dans l'enseignement* (*Voprosy teorii i metodiki učebnogo perevoda*, Moscou, 1950).
- *Questions fondamentales de la théorie de la traduction dans Questions de linguistique*, Moscou 1952, fasc. 5.
- *Introduction à la théorie de la traduction* (*Vvedenije v teoriju perevoda*, Moscou, 1953), qui contient de nombreux éléments bibliographiques.
- Questions de traduction littéraire* (*Voprosy hudožestvennogo perevoda*. Moscou, 1955).
Recueil composé par V. ROSSELS et contenant des articles de P. ANTOKOLSKI, M. AOUÉZOV, M. RYLSKI – P. TOPER – A. LEITES – I. KACHKINE – V. ROSSELS – A. KOUNDZITCH – L. N. SOBOLEV.
- ALEXÉIEV (M. P.) – *Le Problème de la traduction littéraire* (Travaux de l'Univ. d'Irkoutsk, t. XVIII, 1931) avec bibliogr.
- (et A. A. SMIRNOV), art. *Traduction dans l'Encyclopédie littéraire*, t. VIII, Moscou, 1934.
- GALANOV (B.) – *S. Ia. MARCHAK* (Moscou, 1956) deux chapitres sont spécialement consacrés à MARCHAK traducteur et aux problèmes de traduction.
- GANCHINA (K. A.) et KARPOV (I. V.) – *Questions de théorie et de méthodologie de la traduction dans l'enseignement*, recueil (Acad. Sciences Pédagogiques, Moscou, 1950).
- MOROZOV (M. M.) – *Technique de la traduction des textes scientifiques et techniques anglais en russe* (Institut Centr. d'État d'Ens. des Langues par corr., Moscou, 1932-35).
- Postface aux *Sonnets* de SHAKESPEARE traduits par MARCHAK (Moscou, 1948).
- SMIRNOV (A. A.) et ALEXÉIEV : article *Traduction dans l'Encyclopédie littéraire*, t. VIII, (Moscou, 1934).

SOBOLEV (L. N.) – *Du degré d'exactitude dans la traduction* (dans le recueil de GANCHINA et KARPOV, Moscou, 1950).

— *Manuel de traduction de russe en français (Posobije po perevodu s russkogo jazyka na francuzskij, Moscou, 1952).*

Pour la traduction électronique, voir les comptes rendus de la session de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. consacré aux problèmes scientifiques de l'automatisation de la production (15–20 octobre 1956) édités en volume par les Éd. de l'Académie des Sciences (Moscou, 1957) et qui contiennent notamment le rapport de :

PANOV (D. Iou), LIAPOUNOV (A. A.), MOUKHINE (I. S.) – *L'automatisation de la traduction d'une langue dans une autre*, et l'intervention de P. S. KOUZNETSOV dans la discussion. Cf. aussi, dans la revue *Questions de linguistique*, sep.-oct. 1956, V-5.

KOUZNETSOV (P. S.), LIAPOUNOV (A. A.), RÉFORMATSKI (A. .A) – *Problèmes fondamentaux de la traduction mécanique.*

KOULAGUINA et MELTCHOUK – *La Traduction mécanique de français au russe.*

JIRKOV (I. L.) – *Limites d'application de la traduction mécanique.*

Pour les classiques du marxisme, voir spécialement :

ENGELS (F.) – *Comment il ne faut pas traduire Marx* (1885) et div.; divers de MARX et LÉNINE.

STALINE (J. V.) – *Le Marxisme et la question nationale.*

— *Le Marxisme et les questions de linguistique* (1950) et div.

Parmi les nombreux articles de périodiques, citons :

KACHKINE (I.) – *Un principe erroné et des résultats inadmissibles (Les Langues étr. dans*

- l'école*, Moscou, 1952, fasc. 2).
- LIPKINE (S.) – *Le Bonheur de l'artiste (Amitié des Peuples, Moscou, 1947, fasc. 14).*
- NIKITINE – *L'Exactitude d'une traduction littéraire (Gazette littéraire).*
- PASTERNAK (Boris) – *Notes d'un traducteur (Znamia, Moscou, 1944, fasc. 1–2).*
- RÉFORMATSKI (A. A.) – *Les Questions linguistiques de la traduction (Langues étr. des l'Ec. 1952, fasc. 6).*
- ROJANSKI (A. Ia.) – *Les Idiotismes et leur traduction (ibidem, 1948, fasc. 3).*
- SKOSSYREV (P.) – *De la diversité des formes nationales dans la littérature soviétique (Amitié des Peuples, 1947, fasc. 14).*
- *30 ans de littérature multinationale soviétique, étude hist. et bibliogr. (ibid; 1947, fasc. 15).*
- *Les Traductions du Dit de la Troupe d'Igor dans le recueil de ces traductions.*
- TARLOVSKI (Marc) – *La Traduction comme école (Amitié des Peuples, 1947, fasc. 14).*
- TOLSTOI (S. S.) – *Quelques problèmes fondamentaux de l'enseignement de la traduction dans un recueil d'ARTIMOV, Psychologie de l'Enseignement des langues étrangères; cet article a paru en français dans L'Interprète, Genève, 1954, fasc. 4–5).*
- TOPER (P.) – *De certains problèmes de la traduction littéraire (1952).*
- TVARDOVSKI – *Marchak traducteur de Burns (Novy Mir, 1951, fasc. 4).*
- AZIMOV (D. A.) – *Principes fondamentaux de la traduction de russe en azerbeidjanais (Thèse Bakou, 1950).*
- KOVGANIOUK (S.) – *Le mot à mot en traduction (Bukvalizm v perevode, en ukrainien, Vitchizna, 1954, fasc. 7).*
- et passim dans les revues et publications diverses : *Amitié des Peuples (Družba Narodov)*, *Zvezda*, *Znamia*, *Novy Mir*, *Oktiabr*, *Questions de linguistique (Voprosy Iazykoznanija)*, les *Langues étrangères dans l'école*, *Litératournaya Gazéta* (p. ex. 8/12/1951, *Un Problème d'une importance d'État*) et même dans la PRAVDA (p. ex. 2/7/1952) etc.

Voir aussi les préfaces, postfaces etc. Au hasard :

THÉORIES SOVIÉTIQUES DE LA TRADUCTION

SALIÉ (M. A.) – Préface et notes aux *Mille et une Nuits* (Léningrad, Academia, 1929).

SAIANOV (V.) – Préface aux *Lyriques français des XIX^e et XX^e siècles*, traduits par B. LIFCHITZ (1937).

DMITRIEV (N. K.) – Préface aux *Contes populaires turcs*, traduits par N. A. TSVÉTINOVITCH-GRUNBERG, (Léningrad, 1939).

Préfaces de dictionnaires, p. ex. russe-français de Chtcherba (Moscou, 1950) et aussi des recueils et manuels tels que :

Chrestomathie des littératures des peuples de l'U. R. S. S. (Moscou, 1947).

Pensées d'Auteurs russes sur la langue (Russkije pisateli o jazyke) rec. par L. DOKOUSSOV (Léningrad, 1955).

L'Encyclopédie littéraire (1934) et la *Grande Encyclopédie soviétique*. art. *Traduction*.

Source : *Babel*, vol. 3, n° 4, 1957, p. 179-190.